

Salon, au fil du temps : Voyage à travers nos anciennes façades, fenêtres et balcons

Magali Vialaron-Allègre

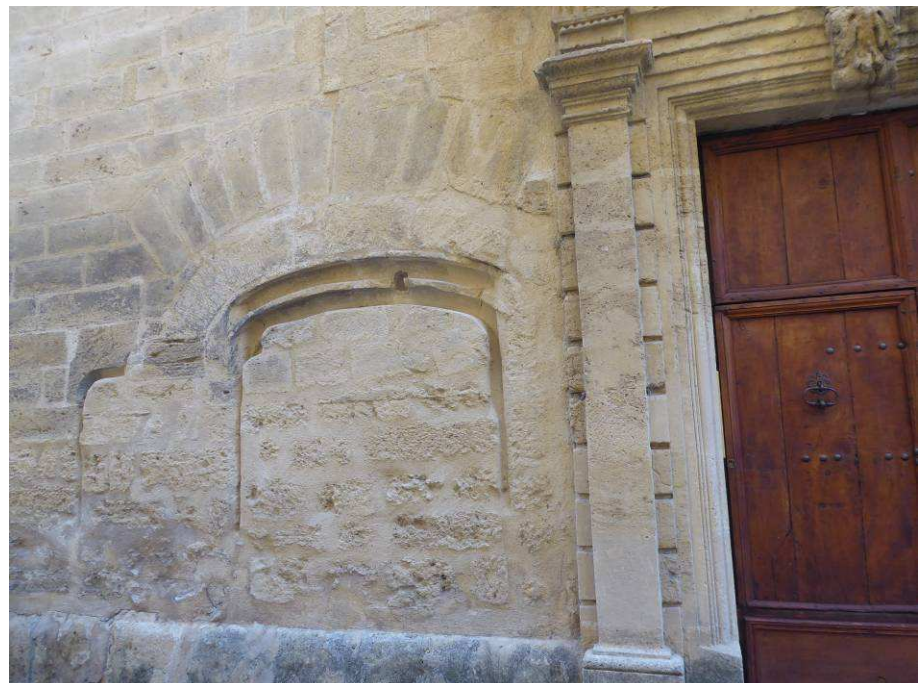
Nous vous proposons de partir à la découverte de nos anciennes façades, une façon originale d'évoquer l'histoire de Salon, à partir de son architecture, depuis le Moyen Age jusqu'au début du XXe siècle.

Le Moyen Age et la Maison Benoît

Pour Robert Brun¹, Salon est devenu, au XIIIe siècle, un marché important. « *Salon devait fatalement devenir le relais des marchands qui se rendaient à Arles et qui se séparaient à ce carrefour, de ceux qui montaient vers Avignon et vers le Nord [...] La concession d'un péage à Salon, en 1225, atteste déjà l'importance du transit, mais dès cette époque, les Salonais faisaient aussi du commerce pour leur propre compte [...] Salon s'accrut à la fin du XIIIe siècle dans de telles proportions qu'il fallut instituer un nouveau marché : le 10 mai 1298, le comte de Provence reconnut solennellement la tenue d'un marché le mercredi.* » Enfin, pour ce qui est de sa population, plusieurs hypothèses sont formulées, mais vraisemblablement il faut compter entre 3 000 et 4 000 habitants.



La **Maison Benoît** (rue moulin d'Isnard) est la plus ancienne de Salon, ses deux façades témoignent de plusieurs états successifs, dont une première construction pourrait se situer aux alentours du XIIIe ou XIVe siècle. En effet, la façade sud, (celle qui donne sur la petite place) laisse voir trois arcs plein cintre obturés dont l'un en anse de panier, ainsi qu'un arc en berceau brisé. De style roman, ces éléments d'architecture font vraisemblablement partie d'une bâtisse du XIVe siècle.



On retrouve une baie en plein cintre sur la façade donnant sur la rue et l'on peut supposer qu'il s'agit là d'une ouverture permettant à une échoppe de présenter son étal, à l'extérieur, comme cela se faisait à l'époque.

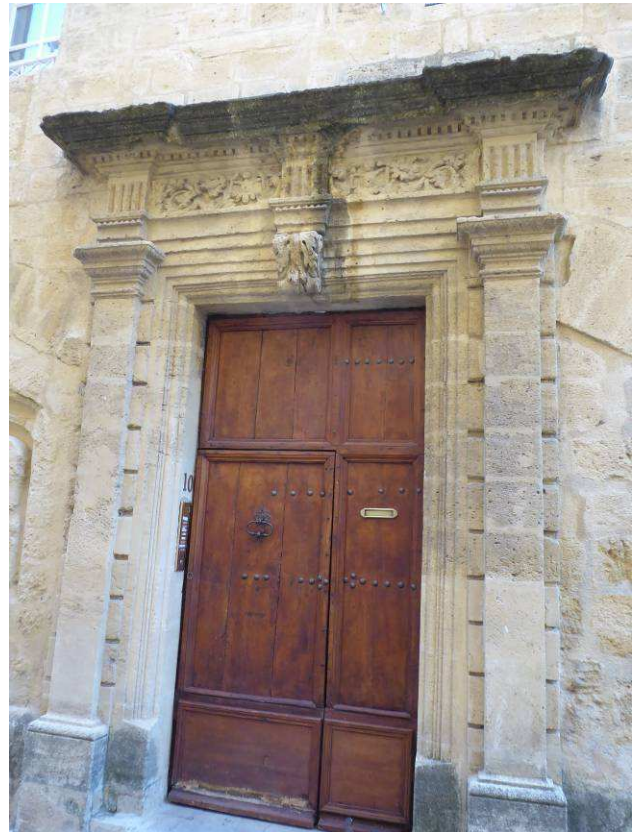
¹ BRUN (Robert), *la ville de Salon, au Moyen Age*, Aix-en-Provence 194, p 57

Quant à la porte d'entrée, elle est bien postérieure (autour du XVIIe siècle).

La Renaissance et le château de l'Empéri

Le XVe siècle est marqué, à Salon, par la présence de deux archevêques :

- Le cardinal Louis Alleman (1423-1450) vénéré pour son intégrité et sa vertu (il a été béatifié) Il se plaît à habiter le château et meurt au couvent des Cordeliers.
- Le cardinal Pierre de Foix (1450-1462), également légat du pape en Avignon. Connu



de

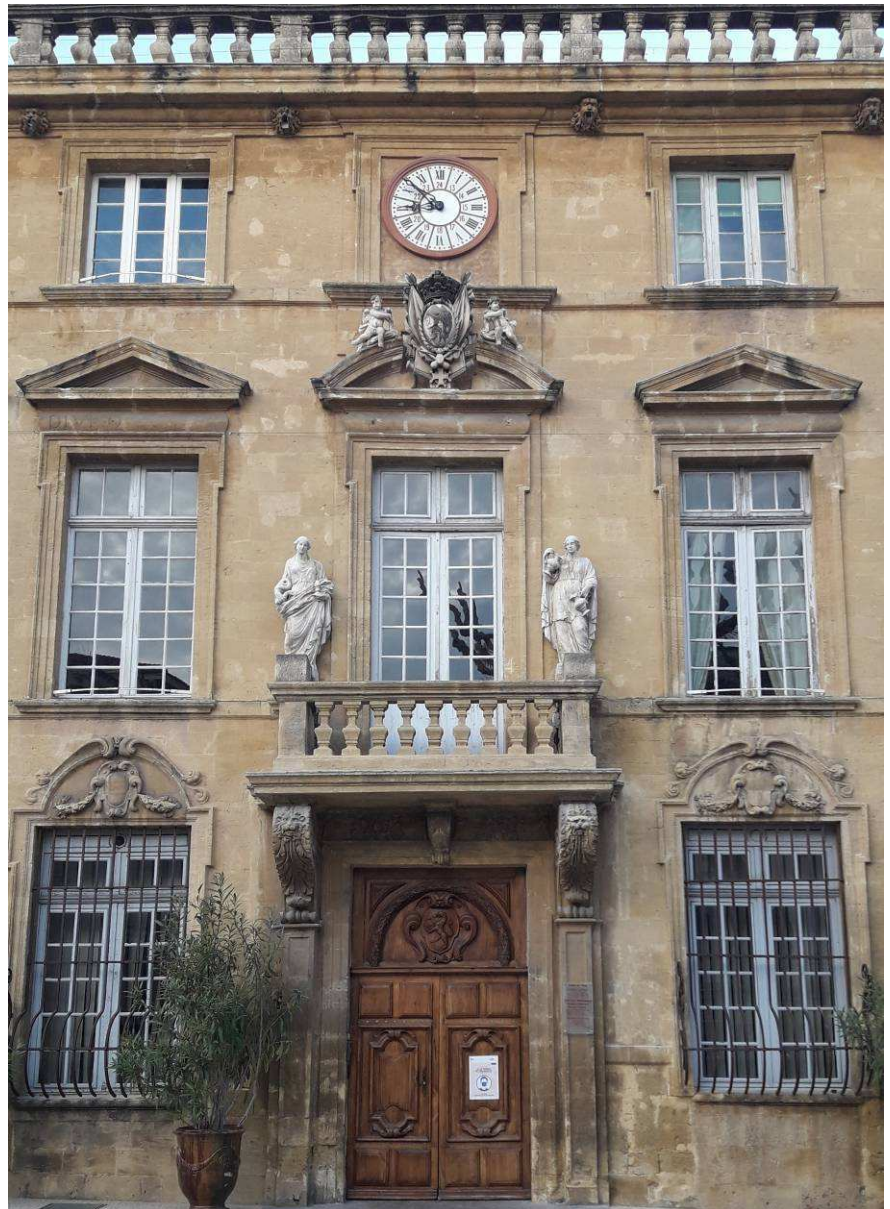
pour ses talents d'ordre et d'organisation, il fait percer, dans les murailles, des fenêtres à meneaux finement sculptées, surmontées de ses armoiries. C'est déjà la Renaissance qui s'annonce ! Avec le rattachement (ou l'union) de la Provence au royaume de France à la fin du XVe siècle, le pouvoir féodal du seigneur archevêque diminue, le château perd son rôle de forteresse et s'ouvre vers l'extérieur.

Les aménagements de Jean Ferrier :

Prélat autoritaire et violent, le catalan Jean Ferrier (1499-1521) n'en est pas moins un archevêque bâtisseur. C'est lui qui, vers 1515-1520, va faire réaliser les fenêtres que l'on distingue sur la façade de la grande cour (c'est à dire la basse-cour) : des fenêtres à meneaux encadrés de pilastres, empruntés à la mode à l'Antique, venue d'Italie. Il va également faire construire *la galerie* de la cour d'honneur avec *ses arcades*, le bâtiment qui contient *la salle d'honneur* (que l'on nomme alors «salle des Anges») et la belle *cheminée* en calcaire blanc d'Orgon, d'inspiration gothique flamboyant (ou gothique tardif). Dans cette cour, le rez-de-chaussée de la galerie est occupé par un portique, composé à l'ouest de cinq arcades reposant sur des piliers carrés et au Nord de quatre arcades reposant sur des piles octogonales et portant les armoiries de Jean Ferrier (tout comme les fenêtres de la salle d'honneur et de la salle des Consuls).



Le XVIIe siècle et la nouvelle maison commune



Le 14 juin 1654, le conseil décide de lever un impôt temporaire pour financer la construction d'une nouvelle maison commune. La pose de la première pierre a lieu le 9 avril 1655, en présence des consuls Grignan, Roux et Aubert. La bâtisse est achevée en 1658. C'est un bel édifice, d'ordonnance classique. Au rez-de-chaussée, la

porte, au centre, est marquée, au-dessus par un large balcon² à balustrade³, soutenu par des consoles de chaque côté, deux travées de fenêtres. Au rez-de-chaussée, ces fenêtres ont des frontons plein cintre, avec, au centre, des cartouches et des coquilles d'un relief accentué. A l'étage, elles sont amplifiées par le jeu des frontons segmentaires et triangulaires, au deuxième étage, les fenêtres en mezzanine sont de proportion carrée sous une corniche appareillée qui supporte une balustrade en pierre. De chaque côté, la façade est limitée par de longs chaînages à refends, avec deux échauguettes de part et d'autre (réminiscence du XVI^e siècle).

Construite sur l'emplacement des murailles médiévales, la nouvelle maison commune tourne le dos à la vieille ville en regardant vers les faubourgs et la ville neuve.

Le XVIII^e siècle et « Le Grand Hôtel » (en face de l'hôtel-de-ville)



L'origine de cet immeuble (aujourd'hui, magasin «Soleiado») situé dans la «ville neuve» semble assez lointaine. Il est présent sur le cadastre de 1724 sous l'appellation de *logis* ou *cabaret à l'enseigne des Dauphins*⁴. En effet, dans les faubourgs de la ville, étaient traditionnellement installés, outre les couvents, les auberges pour accueillir les voyageurs. Après avoir

été partagé en deux parcelles égales en 1832, le bâtiment est de nouveau réuni en 1883 et agrandi en 1887 en y ajoutant une autre parcelle. C'est, sans doute, à cette époque qu'il prendra le nom de «Grand Hôtel». On remarque son balcon en ferronnerie⁵ ou fer forgé⁶ (nouveau au XVIII^e siècle) et son alignement de fenêtres, rue Auguste Moutin (des restes du Grand Hôtel).



²Le Balcon (mot d'origine italienne) apparaît en France au début du XVII^e siècle. Parmi, les premiers balcons en encorbellement construits à Paris, on cite le balcon en pierre de taille avec console à tête de lion, au 6-8 rue de Valois (1636).

³La balustrade est apparue vers 1480, à Florence et dans le nord de l'Italie.

⁴Bonvicini (Guy) -Archives Municipales- mars 1999

⁵Les façades sobres et classiques des hôtels français du XVIII^e siècle contrastent avec le style rococo des intérieurs. Les balcons des fenêtres se prêtent toutefois à l'expression extérieure du rococo. La balustrade de pierre est alors remplacée par un balcon à grille en fer ouvragé en enroulements entrelacés, porté par une console aux travaux richement ornés. (Babelon, *Histoire de l'architecture*- 1974)

⁶Le fer forgé est le façonnage du fer chauffé à blanc et battu sur une enclume

Les façades du cours Victor Hugo : du XVIIIe siècle à l'Art Déco



Ce sont sur les lices de l'enceinte médiévale, qu'ont été construites au XVIIe et au XVIIIe siècle, dans le prolongement de l'Hôtel de Ville, les maisons de l'ancien cours de la Douve (aujourd'hui cours Victor Hugo). On retrouve de belles façades à l'ordonnance soignée et richement décorées. Selon une étude du cadastre de 1724⁷, ces maisons auraient pu appartenir au Sieur Joseph Audier (pour la première) et pour la deuxième au chanoine Estienne Augier.

Au début du XXe siècle : l'emploi de la céramique et le style Art Déco

La révolution industrielle, à la fin du XIXe siècle, a mis à jour de nouvelles techniques de construction et des matériaux novateurs : la fonte⁸, l'acier, le ciment et le béton armé... Le XXe siècle va permettre de multiplier leurs utilisations au sein d'édifices privés et publics. Leur coût peu élevé et la rapidité de leur production, donc leur rentabilité, encouragent les



⁷Chastan-Hugues (Marie-France), Plan de Salon de 1724 (Juin 1996, archives Municipales de Salon) : 37 isles (groupes de maisons) ont été recensés, 23 dans les faubourgs, 14 dans la vieille ville.

⁸La fonte est un alliage de fer et de carbone que l'on fait couler dans des moules.

architectes à les employer. De même, la céramique polychrome, associée à l'emploi de la fonte et du ciment a souvent été utilisée dans les programmes d'architecture.

A Salon, le décorateur Henri Tonin va commander en 1910, à l'architecte aixois J.L. Hulot, la construction de son magasin, cours Victor Hugo, sur une parcelle qui fait l'angle et qui occupe toute la rue Tronc de Codelet et une partie de la rue Beauvezet. Cet amateur d'art qu'est Henri Tonin a choisi de faire édifier un bâtiment sur trois niveaux (le rez-de-chaussée abritant le magasin, les deux autres niveaux le logement) aux lignes nettes, simples et précises à partir d'un jeu de surfaces rectangulaires en béton, avec des *bow-window*,⁹ qu'un petit bandeau en céramique verte vient orner. C'est la seule innovation architecturale recensée, à cette époque, à Salon (malheureusement, l'immeuble a été endommagé par un récent incendie), cette innovation fait écho aux constructions d'Auguste Perret, Tony Garnier et Henri Sauvage que l'on va qualifier, plus tard de style «art-déco».

Les cours Carnot : la trace des Cafés de la Belle Epoque

A la fin du XIXe siècle, ce cours (anciennement cours de la porte d'Arles) était le quartier des affaires, à l'époque du commerce florissant des huiles et savon. De nombreux cafés y étaient installés, lieux importants de sociabilité, on venait déguster l'apéritif en discutant de ses propres affaires, mais aussi des affaires publiques. On pouvait aussi y écouter, une fois par semaine ; des concerts. Parmi les plus connus de ces cafés : le Glacier, le Café Lyon et le grand Café de Salon. (le seul rescapé de cette époque étant «le Café



Oriental» sur la place Crousillat). La plupart de ces établissements possédaient au 1er étage une salle de jeux, ce qui explique la richesse de leur décoration, seuls témoins aujourd'hui de ce passé glorieux.

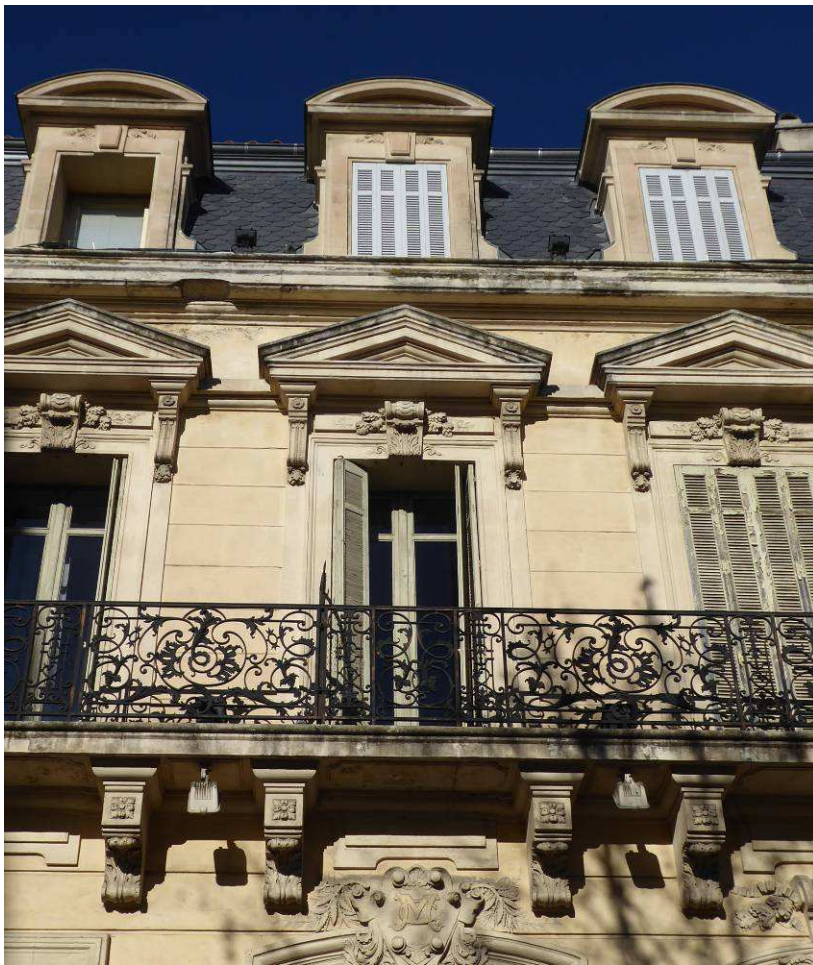
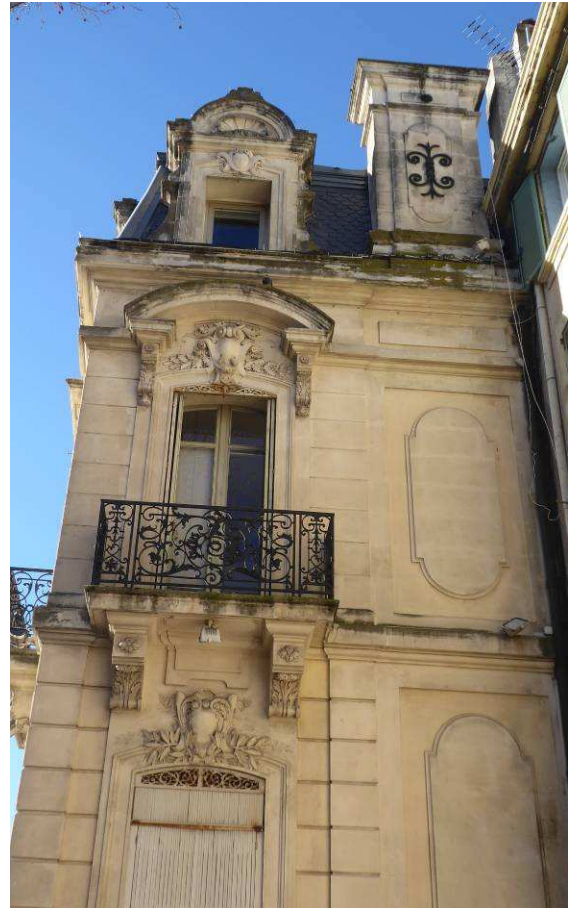
Une architecture éclectique et historiciste

En 1895, toujours sur le cours Carnot, mais côté «ville neuve», une importante famille de négociants, mais aussi de banquiers et de propriétaires, les Mourret-

Castillon¹⁰, a fait construire une villa appelée « La Mercière », en décrochement sur son côté gauche, par rapport aux immeubles existants (peut-être est-ce là un signe d'ostentation ?). On retrouve, sur cet édifice toutes les caractéristiques des villas et châteaux des négociants-savonniers de cette fin du XIXe, situés sur les grands boulevards : toiture, en ardoises, mansardée, alternance aux fenêtres du 1er étage de frontons curvilignes (ou segmentaires) et triangulaires. On est dans le style qui fait fureur à Salon, à l'époque et que l'on appellera, plus tard, l'historicisme et l'éclectisme, on imite les hôtels particuliers parisiens que l'on fait réaliser, la plupart du temps, par des entrepreneurs locaux, à partir de revues d'architecture, alors très en vogue.

⁹Le *bow-window* (« fenêtré en arc ») est un élément d'architecture en porte-à-faux sur la façade des immeubles. Il apparaît à la fin du XIXe siècle sur les maisons anglaises afin de mieux capter le soleil. Il se présente avec des panneaux vitrés, enchâssés dans un treillis métallique ou en bois posé sur un balcon soutenu par des consoles .

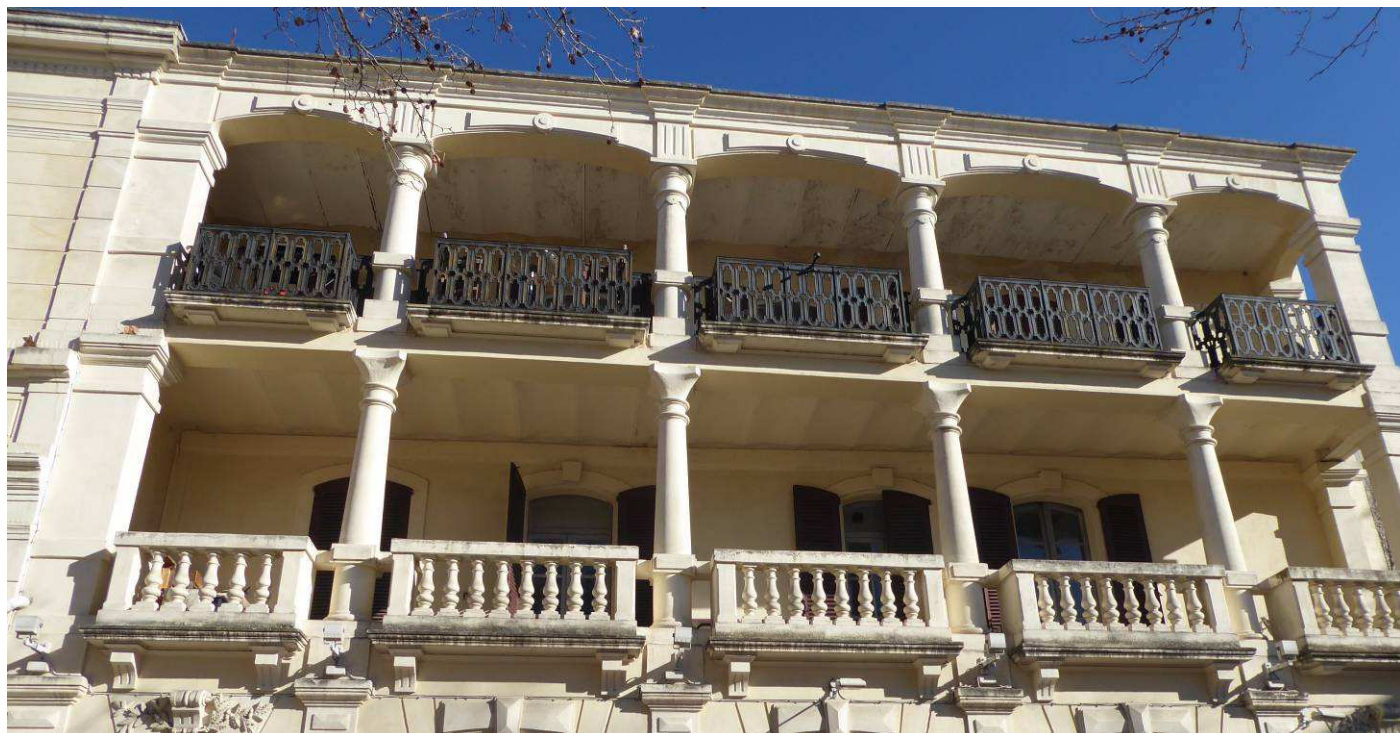
¹⁰Les Mourret-Castillon possèdent également une résidence à la campagne, au domaine de Fontgrave, sur le vieux chemin de Pélissanne.



Dans le même alignement, mais cette fois-ci, rue des Fileuses de soie, on trouve le Cercle des Arts et Métiers. Fondé en 1842, il va bénéficier pendant quarante ans de l'hospitalité des plus importantes sociétés salonnaises, jusqu'à la construction de l'immeuble actuel en 1886, dans un style qui évoque la Renaissance italienne, avec sa galerie agrémentée de loggias¹¹. En effet,

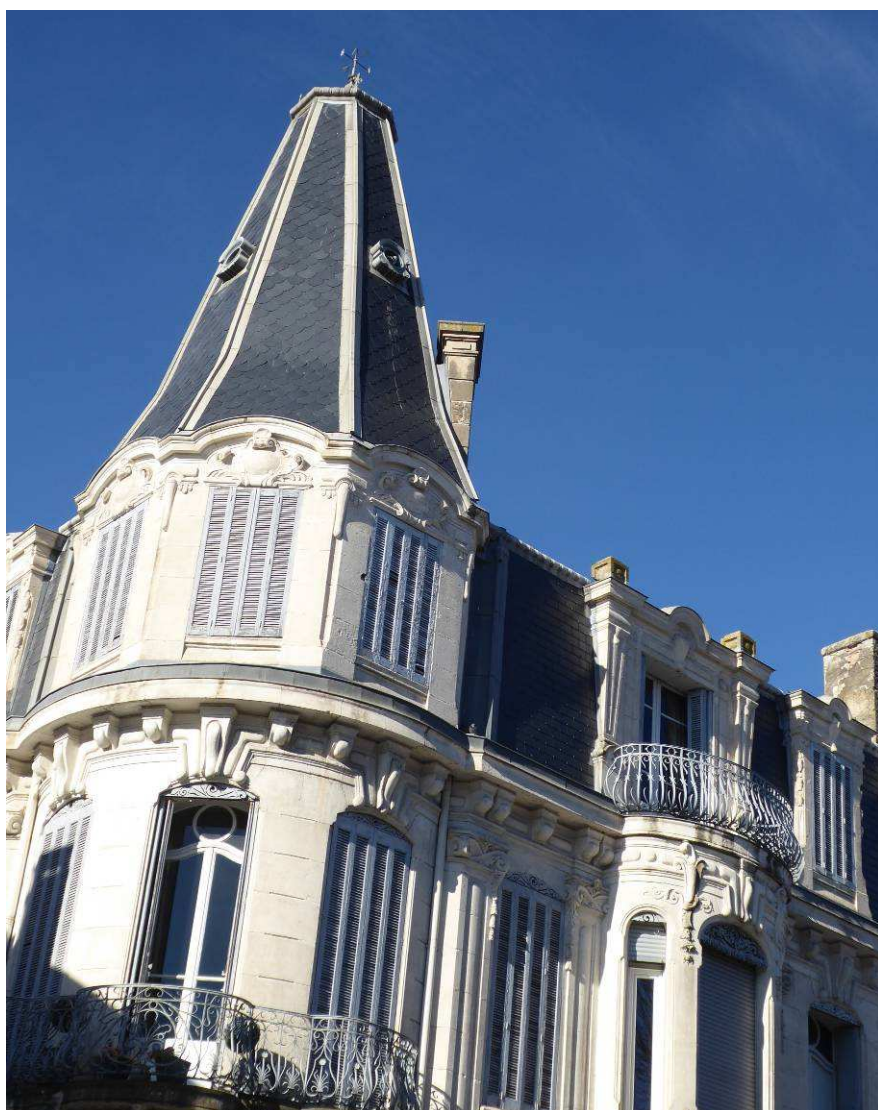
¹¹La loggia est un renforcement en retrait de façade, formant un espace spacieux à arcades et colonnes, fréquemment couvert, comportant une fermeture au moins sur l'une de ses faces. Inspirée de la *stoa* grecque, la loggia apparaît en Italie à la Renaissance et son usage se répand ensuite toute l'Europe.

la Renaissance italienne est une autre importante source d'inspiration. Au début du XXe siècle, est ajoutée une élégante véranda (détruite dans les années 1960). Le Cercle des Arts, réservé aux notables, avait aussi une vocation de détente et de loisirs, avec ses salles de jeux et sa salle de consommation ou salle d'honneur, (décorée, lors de sa rénovation en 1913-14, par le peintre salonais Désiré Girard et restaurée en 1994). A noter que cette loggia a servi de modèle à la peinture murale, située en haut de la rue de l'Horloge, pour représenter la scène «au balcon» entre Catherine de Médicis, Charles IX et Nostradamus.



La villa « Roche », un véritable manifeste de l'éclectisme

En 1902, le négociant Pascal Boy confie à l'architecte marseillais Jean Rasonglès, la construction d'une maison sur le boulevard Nostradamus, à l'angle de la rue Sénèque (où il possède déjà bureaux et estives). Cette villa est, sans doute, la plus éclectique de toutes les constructions salonaises. Jean Rasonglès va emprunter à divers registres historicistes les principales caractéristiques de la bâtisse. La tourelle élancée de la rotonde est une évocation des donjons médiévaux, mais à laquelle on aurait ajouté des ornements rococo. En effet, les consoles ventrues du balcon en fer forgé servent de support à des cariatides échevelées toutes en courbes et



contre-courbes (une référence au XVIIIe siècle). Quant à la toiture «mansardée» en ardoises (néo-XVIIe siècle), elle abrite les logements des domestiques.



Le seul élément novateur de cette villa se trouve sur la façade principale (celle du boulevard Nostradamus), au premier étage (dit l'étage noble), il s'agit d'un "bow-window", à savoir un garde-corps avec balcon fermé (littéralement en anglais, la fenêtre en arc), dont le but est de capter la chaleur. Avec un puissant décrochement sur la façade, le "bow-window", qui rompt avec l'alignement haussmannien, était considéré, à l'époque comme un symbole de la modernité. Jean Rasonglès, spécialiste du béton armé, un matériau nouveau en ce tout début du XXe siècle, en est l'auteur (peut-être est-il influencé par «l'Art Nouveau»).

En 1930, lorsque Edouard Roche, industriel en raffinerie de corps gras, achète cette maison, il décide d'acquérir la fabrique de carrelages mitoyenne, sur la gauche, du côté du boulevard Nostradamus. Il fait construire à sa place un bâtiment en rez-de-chaussée dont il confie la réalisation au même Jean Rasonglès. Cette nouvelle construction, dotée d'une cheminée néo-Renaissance (imitée de celles des Châteaux de la Loire) servira de salle de bal et de réception.

Cette promenade sur les cours de la ville nous aura permis d'évoquer à partir des façades, fenêtres et balcons, non seulement l'histoire de Salon mais aussi l'histoire de l'architecture à travers les siècles.

Texte, Magali Vialaron-Allègre
Illustration et mise en page, Monique Eymard